

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 5 SEPTEMBRE 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

Puis elle se promena affairée dans la salle à manger, ayant l'air de s'occuper à un rangement de dernière heure.

Lentement la porte de la salle à manger donnant sur le corridor s'ouvrait et la face jaune et terreuse de Fabrice Dementières se montra.

—Tiens !... dit-il, vous n'êtes pas encore couchée ?...

—Non. Je rangeais, comme vous voyez... Et vous, monsieur Fabrice, d'où venez-vous ?... Rien de bon à coup sûr encore ?...

—Mais si, Irma !... mais si !... je vous dirai ça demain... Une chose heureuse... Ils ne l'ont pas... et pour un peu ils ne l'auront plus... car je pourrai peut-être y mettre la main... Inutile d'en dire pour l'instant d'avantage... D'ailleurs, je suis rompu.

Les yeux d'Irma tombèrent alors sur son maître, et elle s'aperçut qu'il était souillé de boue.

—Une lumière et je vais me coucher... Ce soir, j'ai une espérance... Et, je suis sûr que je vais enfin pouvoir dormir.

Et prenant un flambeau, Fabrice Dementières se retira dans sa chambre.

La porte de l'office s'ouvrit et la sinistre face de Romain apparut.

—Il avait bien besoin de venir, celui là.

Irma hocha la tête, regardant son mari droit dans les yeux...

—Dame, tans pis pour lui... Qu'est-ce que tu veux ?...

—Ben oui !

—Faut ce qu'il faut !...

—Evidemment... C'est égal... ça va être dur... D'autant plus qu'il va brailler comme un blaireau...

—Ah ! bah ! le jardinier couche au-dessus de l'écurie, et il est sourd comme une pioche... Il n'y a donc que la vieille... Et elle pourra crier de son lit... Personne ne l'entendra.

—Oui, mais faut attendre qu'il soit endormi.

—Oh ! je trouverai bien un prétexte... Quand il sera au lit, j'entrerai dans sa chambre... tu m'entendras aller et venir... et quand je lui dirai : "—Allons, bonsoir", tu entreras...

—Compris...

—Tu ne feras pas de gaffe ?

—Tu peux en être sûr.

Doucement, Irma se leva et ouvrit sans se presser la porte de la chambre de M. Dementières.

Celui-ci était déjà couché.

—Qu'est-ce qu'il y a, Irma ?—demanda-t-il.

—Rien, monsieur, rien, ne vous dérangez pas... En balayant et en arrangeant votre chambre, j'ai dû laisser les clefs de Mlle Henriette et elle va être très méchante si je ne les lui rapporte pas avant de me coucher.

—Les trouvez-vous ?

—Non, monsieur.

Irma cherchait, furetant par la chambre...

—Elles ne sont pas là, je les aurai laissées ailleurs...

Et auprès une pause, élevant légèrement la voix :

—Allons ! bonsoir... bonsoir.

Fabrice Dementières qui s'était soulevé de son lit, la tête appuyée sur son coude pour suivre Irma du regard durant ses recherches, se laissa retomber, s'allongeant dans son lit et se préparant au sommeil.

Avec une énergie désespérée il tressauta subitement !...

Un lourd manteau, un pardessus énorme venait de s'abattre sur lui, recouvrant sa tête et la partie supérieure de son corps.

En même temps Romain bondit et tomba sur lui de tout son poids, paralysant les mouvements de ses mains.

Un rugissement étouffé se fit entendre.

Fabrice Dementières était nerveux, il luttait avec l'énergie que l'angoisse suprême décuple.

—Mais tiens-lui donc les pieds, — gronda Romain, — car Fabrice se tordait et ses jambes battaient l'air à coups désordonnés.

Irma ne parvenait pas à s'emparer des deux pieds...

—Mais tiens-lui donc les pieds... comme pour l'autre... Tu te souviens bien...

Encore un effort et Fabrice Dementières fut totalement réduit à l'impuissance.

—Là, tiens-le bien, souffla Romain, — j'ai ce qu'il faut...

Dans l'office, Romain s'était emparé d'un couteau à découper la viande.

Un véritable coutelas affilé et pointu.

—Ne le lâche pas... Je finirai bien par trouver la bonne place !

Par dessus le manteau, à travers l'étoffe, tout en s'étalant sur Fabrice, Romain frappait à grands coups, cherchant à atteindre la gorge.

M. Dementières parvenait parfois, malgré tout le poids qui l'étouffait, à soulever Romain, à le faire osciller...

—Oh ! t'as beau te débattre, faisait Romain, — t'as beau faire le malin, — faut que tu y passes... Fallait pas rentrer ce soir, v'là tout ! C'est un malheur pour toi...

Enfin, à travers le drap, un "han" de mort se fit entendre...

Le coutelas de Romain venait de s'enfoncer dans le cou de sa victime.

Tout juste à ce moment, Irma disait à son mari :

—Dépêche toi, Romain, je n'en peux plus... Je vas le lâcher.

Toujours étendu sur le corps de Fabrice Dementières, Romain attendit encore un long instant.

Mais les efforts des jambes s'anguissaient. Elles s'allongeaient maintenant, n'opposant plus à la pression d'Irma que les mouvements nerveux.

—Ça y est, va !—fit Romain qui se releva enfin tout trempé de sueur.

Avec des précautions, cependant, la tête tendue, tout prêt à rebondir sur Fabrice, il souleva doucement son pardessus.

M. Dementières expirait...

Son sang à gros bouillons s'échappait par une blessure béante, énorme...

La carotide avait été tranchée net du dernier coup.

L'œil du mourant devenait vitreux... la bouche tombait béante... Un flot d'écume rougeâtre apparut à ses lèvres...

—Oh ! c'est bien fini cette fois, —fit Romain, tu peux le lâcher.

—Bien oui, mais tout ce sang !...

Les draps, par taches énormes, étaient souillés. Maintenant il imbibait le matelas, glissant sur la descente de lit...

Le pardessus était même tout trempé.

—Mais, puisque nous nettoyons tout, —fit Romain, en s'essuyant les mains aux draps et à l'oreiller.

—C'est vrai, tu as raison... Maintenant, à l'autre... Mais elle ne nous donnera pas tant de mal... Faudra bien qu'elle dise ce qui en est...

Henriette Dementières ne dormait pas.

Du fond de l'alcôve, au milieu de sa face jaunie et ridée, les gros yeux ronds pointaient étincelants comme des prunelles de chat dans l'ombre.

Une bougie brûlait sur la table de nuit.

Longtemps, bien longtemps, comptant les heures, elle avait attendu le retour d'Irma qu'elle savait bien sortie pour aller papoter au bourg.

Sitôt qu'Irma apparut, elle commença à bougonner.

—Si ça a du bon sens, —dit-elle, de sa voix devenue pâteuse et embarrassée, —oui, si ça a du bon sens de courir ainsi le soir par les chemins creux !

—Je cours où ça me plaît, —répliqua aigrement Irma. —On n'est pas des esclaves, je pense... Il

y a assez longtemps que je me décarcasse inutilement pour vous... Après tous les services que je vous ai rendus... Si on peut croire... Et rien ! Pas un mot !... Rien de rien !... Même que votre frère et vous vous viendriez à mourir, je sortirais d'ici nue comme un saint Jean... Et ça n'est pas une horreur !... Eh bien !... qu'est-ce que vous en dites ?... Vous ne répondez rien...

—Qu'est-ce que vous voulez ?

—Je veux que vous teniez la promesse de votre frère... Il m'avait promis de l'argent... J'ai tout fait pour lui... Je me suis sacrifiée, j'ai peiné... J'ai tout fait... Eh bien... en voilà assez ?... Où est-il votre argent ?...

La tête de Mlle Dementières s'agita sur son oreiller.

—Je n'en ai point, —fit-elle. — Vous savez bien que je n'ai point d'argent.

La porte, qui n'avait été que poussée par Irma, se rouvrit.

—Répétez voir un peu que vous n'avez pas d'argent, —fit Romain apparaissant sur le seuil, —oui, redites-le. Avec ça que nous ne savons pas que vous avez un fort sac.

La terreur de Mlle Dementières à l'apparition de Romain avait été tellement forte qu'elle ne trouva pas la force de répondre.

L'imprudente phrase prononcée par Arthur Forcière au souper qui avait suivi le bal de l'Opéra n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

—J'ai répété cent fois à Mlle Dementières qu'elle avait tort de garder ainsi de l'argent chez elle, avait-il dit, c'est de la dernière imprudence.

Il avait même ajouté :

—Un beau jour, elle sera assassinée par un rôdeur.

Romain avait inscrit cette phrase dans sa mémoire, attendant l'instant propice pour tenter le coup qu'il était en train de si bien réussir.

—Ça, —se répétait-il, —ça me réconciliera avec Irma.

Il n'avait pas menti.

Et tandis qu'il tenait sa femme à la gorge, pour l'empêcher de crier, il lui avait expliqué tout son plan, mûri sagement depuis de longs jours.

D'abord furibonde, Irma se calmait comme on l'a vu.

Fabrice était venu à Vernon au moment où on l'attendait le moins, tant pis pour Fabrice ; son intempestive arrivée avait signé son arrêt de mort.

Maintenant, à l'autre...

Et ainsi que l'avait fort bien dit Irma, comme celle-là ne pouvait pas bouger, la chose serait beaucoup moins pénible.

Romain avait tranquillement refermé la porte.

—Allons, ma petite mère, —dit-il carrément à Henriette, —faut pas faire la méchante, et nous dire, là, bien gentiment, où vous cachez votre galette... autrement, ça vous causera du bobo...

—Misérables !... Allez-vous-en !... Laissez-moi !... Je n'ai pas d'argent...

—Ne dites donc pas de bêtises, —interrompit Romain en s'avancant, les mains étendues. — Vous comprenez bien que nous ne viendrions pas vous trouver comme ça la nuit, si nous ne savions pas que vous avez un vrai magot. Nous ne nous serions pas dérangés pour des prunes. Faut vous faire une raison, ma petite mère... Là... je vous dis que si vous voulez être bien gentille, on ne vous fera pas de mal... Mais faut pas obliger les gens à sortir de leur caractère, faut pas les obliger à cogner... Là, c'est y compris !

—Mon frère reviendra... bégayait toujours la vieille fille, —il prévendra la gendarmerie...

—Ne dites donc pas de bêtises. —Romain eut un ricanement sinistre, —votre frère ne reviendra pas... là... vous pouvez en être sûre... ne vous ostinez pas... allez, c'est bien inutile.

Romain s'approchait toujours du lit.

—Allons, —dit-il, comme Mlle Dementières continuait à se renfermer dans un mutisme farouche, —alors, la bonne douceur, la franche amitié, c'est inutile... Va falloir taper... et dur, et longtemps, jusqu'à ce qu'on dise où est la galette ?...

La main de Romain s'abattit sur la gorge ridée de la vieille fille.

Alors, la soif de la vie fut plus violente que la soif de l'or.